

Vagabondages

N°46 - SEPTEMBRE 2020

LE MAGAZINE DU CENTRE HOSPITALIER VALVERT



SPÉCIAL FAMILLE

Sommaire

03 Edito



04

Hommage

« La part de mystère » par Marc ANTONI

05

Découvertes

Une garderie solidaire en période de crise sanitaire :
« Bienvenue au Coco Centre ! »

Mélanie BOUELLE, Sandy GRUS, Sylvie HANEN

« Groupe famille » CMP d'Aubagne

Alexandra P., Georgia COUFFIN GUERIN, Marylène LAGARDE, Hélène PIGEON

Psychiatrie de la personne âgée : le lien familial au temps de la Covid
L'équipe pluridisciplinaire de l'Etoile

08

Chemins de la connaissance

L'inscription de la famille et ses enjeux en institution
Théo IACONO

10

Point Concept

Platon et les pères de l'église, hybridation dans la transmission
Isabelle HEYMAN

12

Ballade

A la recherche du regard perdu,
la longue marche d'Alberto Giacometti
Elisabeth PONTIER

14

La parole aux patients

La famille
Textes issus des ateliers d'écriture
des secteurs VII et VIII

15

La chronique littéraire

« Avant que j'oublie » d'Anne PAULY
Coralie GAUBERT

16

Lire, écouter, voir

Sophie KARAVOKYROS

17

Instantanés

Du côté de chez Max
Maxime LAFONT
Brèves

19

Panorama social

Christine RACCAH

20

Congrès & Colloques

Sophie KARAVOKYROS

Édito

Dans cet éditto, voyez plutôt un prétexte ou encore le préambule d'un thème à la composition plurielle avec ses ambiances, ses inspirations et ses rythmes singuliers. Voici une définition que l'on peut prêter au fil conducteur de ce numéro nouveau, la famille.

« Pourquoi faut-il préambuler avant de déambuler ? En fait, il me semble nécessaire de s'arrêter sur le seuil [...] » selon Antoine Viader. Dans ce cas, un arrêt, voire une retenue nous semble judicieux afin de savourer ce qui vient. Ces derniers mois, au poids certain, méritent quelques lignes. Nous ne sommes ni les premiers ni les derniers à s'atteler à la tâche d'*encre* le quotidien. « L'unité de la famille et ses antiques contradictions » comme le nommait Jean-Paul Sartre, ça fait parler.

Les derniers événements autour du virus à la couronne ont entraîné de façon doucement obligatoire, un retour aux sources dans un chez-soi ou en institution psychiatrique, entre reprise et isolement, déconstruction et reconstruction. Quelque chose se fige et revient en arrière. C'est une tendre régression, un retournement archaïque. C'est à ce moment précis que le passage du seuil de sa propre porte contient des risques. Alors, que faire ? Rester ou sortir, le risque est partout. C'est ce que l'on entend tous les jours.

L'autre, étranger à notre foyer, serait-il une menace ? Cette revue vous propose une promenade sans masque, pour déconfiner nos idées et nous rencontrer au détour de ses articles. Nous aimerions vous témoigner des ressources, de la créativité de certains services et des sujets qui s'y trouvent, dont le but est de tenir face à la glaciation. Il s'agit sans cesse, selon Felix Guattari, de « reconstruire le rapport aux autres, le rapport à l'environnement, le rapport aux corps, aux sexes, au temps ». Ainsi, laissez-vous toucher par quelques lignes, quelques pages au travers de la transmission, de réflexions, de traces et d'inscription, de paroles et de productions.

Si l'on rattrape le rapport au temps, prenons-le afin de considérer une fois encore la mémoire et l'hommage au Docteur Marc Antoni, membre d'honneur du comité de rédaction de *Vagabondages*. Nous préférons, pour ne pas se limiter à la simple citation, lui dédier un espace et vous présenter ses propres mots.

Emilie QUÉCHON-LABBÉ
Psychologue Clinicienne
Théo IACONO
Psychomotricien

“La part de mystère” par Marc ANTONI

En préparation du Colloque Psychiatrie-Psychanalyse des 26-27 septembre 2019, Marc ANTONI, praticien hospitalier, chef de service au Centre hospitalier Valvert, répondait à Élisabeth PONTIER, psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne et de l'Association Mondiale de psychanalyse, enseignante à la Section clinique d'Aix-Marseille.



© DR

La psychiatrie avec des maîtres comme Tatossian, Sutter, Scotto, et surtout celui qui m'a fait découvrir cette spécialité dans toute sa complexité, Jean-Paul Liauzu, la psychanalyse, la phénoménologie et son approche herméneutique du sujet, comme le dirait Foucault, m'ont apporté un grand soulagement.

Vous m'avez demandé pourquoi j'avais accepté une présentation de malade dans le service dont j'ai la responsabilité. Vous répondre revient à parler de ce qui m'a décidé à devenir psychiatre. Lorsque j'étais étudiant en médecine, je m'étais posé la question d'une spécialité et je n'arrivais pas à la résoudre, les éliminant une à une. Et après avoir fait quelques stages, je me sentais de moins en moins capable d'être médecin. C'est la découverte de la psychiatrie qui m'a sauvé de l'impasse dans laquelle j'étais. Car une fois que l'on est en cinquième année de médecine, il est difficile de changer d'orientation. Alors pourquoi je ne me sentais pas capable d'être médecin ? En quoi la psychiatrie m'a-t-elle rassuré ?

Je n'arrivais pas à limiter ma relation à l'autre au problème de la biologie et réduire l'autre à un ensemble de mécanismes complexes, même si cela me semblait très savant, très élaboré. Je n'arrivais pas à envisager l'autre en tant que modèle de compréhension biologique, épidémiologique, démographique. Ce qui m'attirait, c'était cette part de mystère qu'il y a dans l'autre. Ce mystère, seule la psychiatrie me permettait, non pas de l'atteindre, puisque par définition ce n'est pas possible, mais me permettait de l'élaborer, de l'envisager. Dans les autres spécialités le mystère n'est pas concevable.

Je fais mien les propos de Gabriel Marcel qui distingue le problème et le mystère. Je ne pouvais pas réduire l'autre à une série de problèmes, aussi complexe soit-elle. Selon lui, le problème est toujours devant soi, en dehors de soi. C'est un objet que je dois travailler, dans lequel je ne suis pas. Alors que le mystère, je suis dedans. C'est ça qui m'intéresse.

Je suis nourri de toute cette philosophie française de la deuxième moitié du XX^e siècle avec Foucault, Derrida, Sartre, Jankélévitch qui pose le sujet comme présentant une part de « mystère » et pas uniquement comme objet de compréhension. La psychiatrie avec des maîtres comme Tatossian, Sutter, Scotto, et surtout celui qui m'a fait découvrir cette spécialité dans toute sa complexité, Jean-Paul Liauzu, la psychanalyse, la phénoménologie et son approche herméneutique du sujet, comme le dirait Foucault, m'ont apporté un grand soulagement. Cette psychiatrie ne conçoit pas uniquement l'autre comme problème à poser, mais s'intéresse à sa part de mystère, le lieu de ce qui me lie à l'autre.

Marc ANTONI nous a malheureusement quittés le 18 juin 2020.

Une garderie solidaire en période de crise sanitaire : “Bienvenue au Coco Centre !”

Tout commence en mars 2020 avec la crise sanitaire COVID 19 et un virus qui fait beaucoup de ravages. La Direction et la Direction des Ressources Humaines proposent alors diverses mesures afin d'accompagner au mieux les professionnels indispensables à la continuité des soins et qui sont aussi des parents confrontés à la garde de leurs enfants avec la fermeture des écoles et des centres de loisirs. C'est dans ce contexte que nous nous proposons d'animer la « garderie-loisirs » mise en place pour les parents qui restent sans solution de garde. Il nous paraît évident de participer, à titre solidaire, à cette expérience un peu inédite, qui a modestement contribué à « prendre soin » de nos collègues en cette période de crise.

Avec une petite équipe de cinq éducateurs spécialisés volontaires, nous nous sommes relayés sans relâche de la mi-mars au 1er juillet pour animer la garderie, d'abord tous les jours à temps plein, puis à partir du déconfinement, en mai, tous les mercredis. Avec une bonne dose d'organisation, d'adaptation, de créativité et de bonne humeur, nous nous sommes improvisées animatrices pour une garderie « à la carte » qui a accueilli selon les jours, d'un à seize enfants, âgés de 4 à 12 ans.

Bienvenue au « Coco Centre » ! avec Timothée, Mathis, Lucas, Capucine, Arthur, Ninon, Ruben, Idris, Rayan, Norine, Skander, Livia, Izia, Gia, Stella et Loan. Le « Coco Centre » est le nom choisi par les enfants, qui évoque à la fois la COVID et les vacances. Pour nous, c'est aussi un moment de détente où le virus est moins présent dans nos têtes et avec un seul mot d'ordre « S'AMUSER ». Le « Coco Centre », c'est toute une chaîne solidaire de professionnels intermétiers, qui nous aident en permanence pour l'organisation, la logistique, la sécurité, l'hygiène afin d'assurer le bien-être des enfants. Le premier jour de notre arrivée, la villa dédiée à la garderie est vide. Avec le soutien de toute

l'équipe de la Direction des Finances et Ressources Opérationnelles, la villa est meublée dans la journée grâce au service intérieur. Avec l'aide de la Sociothérapie, nous obtenons du matériel pour toutes sortes de jeux : cerceaux, slackline (corde d'équilibre), tir à l'arc. Nous comptons aussi sur l'aide d'autres collègues de plusieurs unités pour compléter le matériel, venir en renfort ou juste passer un moment agréable avec les enfants, en pleine bataille d'eau.

Avec l'aide précieuse de Carine Croce de la DRH, qui enregistre les inscriptions, nous sommes au « top » de la coordination pour les plannings avec un objectif commun : satisfaire toutes les demandes. Aucune « case vide » dans nos agendas durant ces trois mois et demi, où nous restons aussi mobilisées en tant que travailleurs sociaux auprès des patients les plus vulnérables et précaires.

C'est un peu loin pour nous, l'époque de l'animation dans les centres aérés mais les enfants sont là avec tout un panel d'idées, il n'y a plus qu'à ! Leurs activités favorites sont le tir à l'arc, les chasses aux trésors et les fameuses cabanes dans les arbres. Mais aussi les parties de cache-cache dans la villa, surtout lorsque les parents arrivent à 16H pour les récupérer, sans oublier un peu d'activités manuelles pour décorer les lieux.

Le « Coco Centre », c'est aussi des moments d'échanges avec les parents très solidaires, qui apportent glaces, bonbons, livres et jeux pour les activités. Ils nous racontent leurs galères pour les solutions de garde, l'école qui n'a pas encore réouvert après le déconfinement, le centre de loisirs qui n'ouvrira qu'en juillet. Autant de discussions, qui nous rappellent que concilier vie professionnelle et vie personnelle, est parfois un exercice périlleux. Et puisque nous sommes très en lien avec la DRH, nous en profitons pour faire remonter une question.

Une enquête auprès de l'ensemble des professionnels de Valvert ne pourrait-elle pas permettre d'évaluer les besoins d'une garderie loisirs pour les mercredis et les vacances scolaires, d'autant plus que la crise risque de se prolonger ?

Le « Coco Centre » nous a permis de découvrir ou redécouvrir les différents corps de métiers de professionnels qui œuvrent dans notre hôpital, de mettre

des visages sur des noms, de nous sentir reliés par cette chaîne solidaire autour des enfants. En quelque sorte, une nouvelle cohésion d'équipe !

Toutes les bonnes choses ont une fin et pour le « Coco Centre » c'est le 1^{er} juillet. Après quelques mois passés avec nos nouveaux petits « compagnons », nous voulons que cette dernière journée soit gravée dans leurs mémoires et dans les nôtres. La fameuse kermesse de fin d'année n'a pas eu lieu et les enfants nous donnent très vite l'idée d'en faire une au « Coco Centre ». Et ils ont beaucoup d'idées ! Nous nous mettons à l'œuvre pour préparer la grande fête, validée par la Direction et avec le soutien précieux de la DFRO pour quelques dépenses exceptionnelles.

C'est une magnifique journée avec au



© Sandy GRUS

programme un toboggan aquatique géant, une pêche aux canards, des barbes à papa. Sans oublier : les glaces et les bonbons... Nous sommes tous en maillot de bain dans le toboggan avec le renfort de nos collègues, merci à Gilles de la Sociothérapie et à Marie-Tania, notre nouvelle collègue assistante sociale. Les parents sont conviés et encore une fois... Quel bon moment de partage dans une période difficile pour tous ! Un grand merci à toutes les personnes venues partager un petit bout de cette journée avec nous. Il est temps de se dire au revoir avec une parole d'enfant « *ce virus, il est trop méchant mais moi je l'aime bien quand même... Il a fait ouvrir le Coco Centre alors j'aimerais qu'il reste encore longtemps !* ». Un chaleureux merci à tous ceux qui ont participé à cette chaîne solidaire et à tous les parents qui nous ont accordé une totale confiance. Et si c'était un peu de tout cela la qualité de vie au travail à Valvert. Solidairement.

Mélanie BOUELLE et Sandy GRUS
Assistantes de service social

Sylvie HANEN
Responsable du Service social et éducatif



© Dominique ORSINI

“Groupe Famille” CMP d’Aubagne

Les familles de patients présentant un trouble psychiatrique se trouvent bien souvent très sollicitées au quotidien dans l’accompagnement de leur proche et tout aussi souvent démunies dans la compréhension des troubles présentés et dans le choix de la conduite à tenir.

Celles-ci s’organisent, en association de famille telle que l’UNAFAM, d’usagers, pour tenter de se former, de se soutenir mutuellement. En tendant l’oreille, nous pouvons les entendre déplorer le peu d’espace qui leur est donné dans les soins. La tendance à la désinstitutionnalisation, a rendu possible la concrétisation souhaitée par les patients d’une vie dans la cité. Cela s’est peut-être fait avec un transfert de charge pour les familles au quotidien.

Il existe au CH Valvert différents types d’accompagnement des familles, plus ou moins formels. Nous considérons la diversité de ces offres comme une chance pour les familles de trouver celles qui leur conviennent le mieux. Nous tentons sur le secteur d’accueillir autant que possible les demandes des familles. Le groupe « famille » a démarré à l’Hôpital de jour. Le choix du lieu s’est porté sur cette structure car elle offre la possibilité d’accueillir l’ensemble des participants dans une grande salle, au plus près de leur lieu de vie.

Nous avons volontairement défini un cadre de fonctionnement assez souple, avec la possibilité de le réajuster si nécessaire. Nous avons décidé d’ouvrir ce groupe au patient et à tous les membres de la famille qui en font la demande auprès du secrétariat.

Le groupe a lieu le dernier mercredi de chaque mois en fin d’après-midi, de manière à être facilement repérable. Des affiches descriptives sont disséminées au sein des différentes UF du secteur.

Le groupe est co-animé par 3 soignantes du secteur, Marylène Lagarde, psychologue mi-temps CMP et Lilas, Georgia Couffin-Guérin, cadre de l’HDJ et du CATTP, et Hélène Pigeon, psychiatre responsable du CMP. Nos fonctions complémentaires et notre plaisir à travailler ensemble se sont avérés précieuses et favorables à l’expression d’une parole multiple.

Chaque début de séance permet aux participants de se présenter et de rappeler les objectifs du groupe :

- permettre la rencontre de personnes vivant des situations complexes au quotidien, dans un contexte marqué, le plus souvent, par un sentiment d’isolement

- et un manque d’informations ;
- donner la possibilité à chacun d’exprimer son vécu, ses questionnements de manière libre, ses craintes, une culpabilité, une angoisse et ainsi favoriser autant que possible une prise de recul et une restauration de la capacité à penser ;
- trouver un écho à ses difficultés et ses souffrances.

Le groupe n’a pas pour vocation à être un lieu d’apprentissage de ce que sont les troubles mentaux. En outre, les questions précises sur les soins (traitement, type de prise en charge...) sont réorientées vers l’équipe référente du patient. Nous tentons d’y apporter du sens lorsque celui-ci échappe.

La tenue régulière de ce groupe « expérimental » pendant 18 mois nous a permis d’effectuer quelques constats. Chaque nouvelle famille qui intègre le groupe se présente, et utilise l’espace proposé pour évoquer le désarroi auquel elle fait face. Il est remarquable de constater que les familles présentes laissent la possibilité à cette dernière de s’exprimer longuement. Nous voyons se dessiner rapidement la prise d’une place de co-thérapeute par les familles, qui s’écoutent, se conseillent, avec une délicatesse et une légitimité qui rendent leur discours très juste et soutenant. Et sans doute cela restaure également le narcissisme « écorné », et par là-même renforce leur capacité à penser. Certaines familles viennent de manière très régulière, d’autres en pointillé.

En outre, ce groupe a permis à des parents séparés, en difficulté relationnelle, de retrouver un espace de dialogue et de partage d’un discours commun sur leur enfant (jeune adulte).

Le groupe propose aussi de réfléchir la temporalité, d’évoquer le rythme : de l’urgence à l’amélioration clinique au début des troubles, à l’acceptation d’un temps psychique plus lent. Le travail d’élaboration qui se réalise au sein du groupe favorise l’acceptation d’une évolution nécessairement par étapes.

Un thème est aussi régulièrement évoqué : la survenue d’un trouble psychique chez un jeune adulte vient généralement contrarier ses projets d’autonomisation. Il en résulte pour les parents la difficulté à trouver un positionnement en équilibre, à la fois soutenant, mais aussi laissant la possibilité au désir propre (ou au non désir) du jeune adulte de s’exprimer.

Nous avons proposé à Alexandra, patiente du secteur, ayant été hospitalisée

dans l’unité temps plein il y a quelques années, et venue très régulièrement au groupe famille avec sa mère, de témoigner :

« Le groupe famille est un lieu où l’on peut exprimer ses inquiétudes, ses questionnements autour des maladies psychiatriques. En tant que “malade” ce groupe m’a permis d’écouter et de comprendre les familles dans l’étape “pré-Valvert”, “Valvert”, ou “post-Valvert” et d’échanger mes expériences, mon vécu avec d’autres “malades” et leur famille. Il y a ainsi des avis qui se ressemblent ou non, c’est enrichissant et rassurant de ne pas se sentir seul. J’ai commencé à participer à ce groupe de parole avec ma mère pratiquement au début, en 2019, bien après mon hospitalisation aux Lilas.

Cet échange a terriblement manqué à ma mère, qui s’est retrouvée confrontée seule à ce qui m’arrivait. Mon frère ne voulant pas ou ne pouvant pas le comprendre. Cela a créé une fracture dans la famille. Ce groupe nous a permis de retrouver un dialogue familial mis à mal.

Je déplore que la médecine générale n’ait pas suffisamment les compétences pour soutenir les proches, car lors d’une déclaration de maladie ou d’une hospitalisation, les aidants sont souvent perdus, et ne savent pas comment bien agir dans leur solitude extrême.

Il n’existe pas beaucoup de groupes de parole comme celui-ci et pourtant il est à mon sens très précieux, il permet d’être accompagné par des professionnels à l’écoute et encadrants. De plus, son rythme régulier facilite le suivi, une compréhension et une meilleure adaptation pour les participants. »

Alexandra P.

Nous avons établi un lien avec l’UNAFAM afin qu’une antenne soit à nouveau présente sur les secteurs d’Aubagne et de La Ciotat, zones trop éloignées du centre-ville pour que les familles investissent ce soutien. Deux référentes sont venues présenter leurs missions au groupe.

En conclusion, nous partageons avec les familles le souhait de pérenniser ce moment de rencontre mensuelle particulièrement enrichissant.

Alexandra P.

Georgia COUFFIN-GUERIN,
Cadre de santé

Marylène LAGARDE, Psychologue
Hélène PIGEON, Praticien Hospitalier

Psychiatrie de la personne âgée : le lien familial au temps de la Covid 19

À l'Étoile nous sommes habitués à travailler avec les familles et l'entourage des patients. Cela nous permet souvent de recueillir des éléments de vie, des renseignements cliniques et de recomposer ainsi une vie ou des parcelles... Ces liens nous éclairent sur le moment de l'hospitalisation, nous aident à comprendre, à penser et à construire le projet après la sortie. Ils sont en général un appui, parfois un frein voire un obstacle mais nous apprécions toujours quand il y a « une famille ».

Pour les patients, les liens avec leur famille, quels qu'ils soient, sont toujours un élément déterminant dans le projet de vie après l'hospitalisation. Pour ceux dont les liens restent harmonieux, la famille apaise la souffrance, adoucit l'hospitalisation et entretient le lien avec l'extérieur. Un visage familial aimé, aimant, une accolade ou même une franche embrassade peuvent être le soutien nécessaire pour accepter de rester encore un peu à l'hôpital ou pour trouver que « non ! c'est trop long maintenant je veux rentrer chez moi ! » Parfois les relations sont compliquées et font l'objet de souffrances exacerbées par le vieillissement et ses problématiques spécifiques : perte d'autonomie, solitude...

Le confinement imposé par l'épidémie a, comme partout ailleurs, perturbé le fonctionnement du service et notamment les visites de l'entourage des patients qui ont rapidement été interdites. Cette décision a été cruellement vécue par certaines familles très présentes ainsi bien sûr que par certains patients :

une patiente a souhaité changer de chambre afin de voir le parking et communiquer ainsi derrière la vitre avec sa sœur. Des soignants rapportent des images de désespoir sur certains visages.

Nous avons assisté à une forme de « compensation » d'absence des visites avec l'apport à la conciergerie d'un grand nombre de colis alimentaires ou vestimentaires. Dans l'unité, il a fallu penser le lien avec les familles autrement. Les horaires d'appels téléphoniques ont été assouplis, des outils numériques (tablettes offertes par des associations) et l'utilisation d'applications ont permis cela en partageant

**Les soignants ont été
durant cette période les seuls liens
avec le monde extérieur.**

des photos et en organisant des appels en visio. L'absence de présence physique a pu ainsi être un peu adoucie par la voix et le visuel.

L'accompagnement des soignants a été nécessaire pour l'utilisation parfois nouvelle de ces outils et ils ont pu en constater une belle appropriation.

Les soignants ont été durant cette période les seuls liens avec le monde extérieur. Ils se sont attachés à maintenir des activités qui respectaient autant que possible la distanciation physique : promenade individuelle dans le parc de l'hôpital, cueillette de fleurs, poésie, lecture à voix haute mais aussi des entretiens soignants dans chaque chambre. L'écoute téléphonique a aussi pris une grande part dans la réassurance des familles. La présence familiale a été remplacée par une présence soignante plus étayante et osons le dire plus maternelle.

Le déconfinement a permis de recevoir à nouveau



Espace de visite en extérieur.

© Lise Couziner

les familles dans des conditions plus strictes qu'auparavant : prise de rendez-vous obligatoire, aménagement d'un espace extérieur, rappel des recommandations sanitaires et petit à petit reprise des rendez-vous « famille » pour aborder à nouveau les projets de sortie des patients.

Aujourd'hui encore, malgré des assouplissements, des règles de visites sont encore en vigueur et nécessaires.

Nous constatons que cela nous donne une meilleure visibilité des relations familiales et des effets de celles-ci sur les patients. Peut-être cela nous amènera-t-il à porter un regard nouveau sur cet aspect de la prise en charge ?

Un bel exemple de solidarité pendant le confinement :

Par l'intermédiaire de M^{me} Nathalie Boyer, ASHQ du pôle de psychiatrie de la personne âgée, bénévole à l'association "Handi Sud basket", Messieurs Jean-Christophe Bourgoïn et Sébastien Bony, chefs d'entreprise, ont offert deux tablettes numériques au service de l'Étoile afin de faciliter les échanges entre les patients et les familles ainsi que des brins de muguet à tous les patients et le personnel du pavillon pour le premier mai. Nous les remercions chaleureusement pour ces dons qui ont apporté un peu de douceur durant cette période.

**L'équipe pluridisciplinaire
de l'Étoile**



Remise à l'équipe des tablettes numériques et du muguet par Jean-Christophe Bourgoïn et Sébastien Bony (Espoir-Muguet-13).

© L'Étoile

L'inscription de la famille et ses enjeux en institution

La famille ? Au sens primitif du terme, dans la Rome Antique, la famille désigne la réunion de serviteurs, d'esclaves, appartenant à un seul individu ou attachés au service public. On s'éloigne de la symbolique familiale actuelle. Parlons d'un air de famille si l'on se ressemble, d'un sentiment d'appartenance. L'appartenance ; nous pouvons l'entendre de différentes façons. Appartenir à quelqu'un, ou quelque chose, dans un sens de dévotion complète, irréfutable, tout en incluant une notion de protection et de contenance, avec ou sans contention. On ne choisit pas sa famille dit-on, mais on choisit ses amis. « Toi, tu fais partie de la famille » comme on l'entend dans certaines institutions.

Dans le cadre de la famille autour du patient en institution pédopsychiatrique, et particulièrement dans l'autisme, nous retrouvons quelque peu cette instance d'appartenance *forcée*, quasiment, osons le dire, sous le joug d'une tyrannie autistique. Si *l'Autre* n'existe pas, alors *je* prends toute la place. Et si *je* n'existe pas, alors *je* me répands. Ça coule de sens, cet autre ne fait pas limite. C'est peut-être pour cela que le sujet l'imité, mais sans se l'approprier réellement. Il n'est pas seul pour autant. Pour être seul, il faut de l'autre. Alors, où est-il, cet enfant ? De l'enfant roi à l'enfant symptôme, mais le roi n'a pas choisi sa place. Sans limites, la place ne peut être définie. Où s'inscrire dans ce cas ? Certains l'inscrivent à sa place, un peu comme Louis XIV inscrit au trône du haut de ses cinq ans, supervisé par Jules Mazarin, lui-même nommé « surintendant au gouvernement et à la conduite de la personne du Roy ». C'est, dans une certaine mesure, la définition du parent du sujet autiste, sauf qu'ici, le parent est le sujet du roi. Dans ces monarchies autistiques absolues, l'inscription « se fait d'une façon non pas automatique, mais sans conscience », rappelle Jean Oury ; une inscription par procuration, voire un défaut d'inscription.

La fonction d'inscription de l'enfant dans sa famille n'est pas chose facile. Nous pouvons rappeler l'intervention de Sandor Ferenczi en 1929 sur l'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort. Par l'accueil manqué, ou manquant, l'enfant ne trouve pas de place pour constituer

un *chez soi* et développe ainsi cette froideur à l'égard du monde, ce négativisme profond. Mais là aussi, accueillir l'enfant n'est pas chose facile. De ce fait, pour nous autres, institutions du soin apparent, comment pouvons-nous accueillir ce sujet lui-même originellement

jusqu'à sa disparition. Y'a du risque dans l'accueil, c'est certain. Ça peut se déliter à tout moment si le dispositif n'assure pas l'arrière-fond. Assurer ses arrières, c'est le principe du faire-équipe, dans l'équipe médicale et dans le rapport parent-enfant-équipe.

La demande se situe dans un appel à l'aide, non-dit et inavouable, une demande de reconnaissance de la souffrance.

mal accueilli ? C'est une affaire délicate. Dans ce cas, accueillons, mais jusqu'où et qui ? Nombreuses sont les fois où l'on entend de la bouche d'un parent, ces mots secrètement dits entre deux couloirs « on ne peut plus rien faire », « on n'en peut plus ». A ces mots, je comprends « aidez-nous à l'accueillir ». La demande se situe dans un appel à l'aide, non-dit et inavouable, une demande de reconnaissance de la souffrance. Nous sommes une structure de soin dédiée à l'enfant et non au parent, sur le papier. Il n'est pas étonnant qu'un parent mette le pied dans la porte ou qu'il nous attrape furtivement le bras lorsqu'il dépose son problème, enfin, son enfant. L'accueil de la famille donne l'apparence d'être fait de façon informelle, officieuse, cachée. Si l'on se consacre au parent, on ne se consacre plus à l'enfant ! Et pourtant, si l'on se consacre au parent, on se consacre à l'enfant. Par la prise et l'emprise de l'espace, le patient ne laisse plus de place au parent. Ainsi, il est logique de donner un ailleurs à ce parent. Recréer de l'espace, mais pas trop. Au plus on étire un espace, au plus il est fragile et éclate, comme une bulle que l'on soufflerait trop longuement pour la voir grandir et grandir

A l'extrême opposé du délitement, le collage appauvrit la pensée. Le but du jeu, c'est de créer de la séparation, donc de l'individuation, avec de l'espace, donc du manque : « pour que quelque chose puisse se structurer, cela ne se fait pas sur le plein ; cela se fait sur le manque », sur le « lacunaire » selon Jacques Hochmann. Dans ce collage dyadique enfant-parent, que nous pourrions écrire *enfantparent* ou encore *parenfant*, Jean Oury propose d'ajouter « quelque chose de l'ordre d'une sorte de rupture, de coupure, presque de hasard ; c'est l'introduction d'une discontinuité ». On ne cherche pas à rompre. Ce n'est pas pour rien s'il emploie toutes ces fioritures avant de sortir ce terme incisif de rupture. « Quelque chose de l'ordre d'une sorte ». Prescrivez de la rupture, et vous allez rompre le lien avant même de l'avoir esquissé. François



© Louis XIV en 1648 par Henri Testelin

Tosquelles propose de tisser du lien pour faire du lieu. De cette structure nouvelle, de « l'ensemble des ensembles », découle une responsabilité où chaque individu est un tenant. Admettons l'image d'une tapisserie. Tirez un fil, et c'est toute la structure qui se décale. Le mouvement en modifie le motif, entre défiguration et sublimation.

Consolidons des bordures pour que ça puisse dépasser du cadre. Tisser du lien, et assurer, réassurer sa fonction de sujet au sein de son propre système. C'est rassurant non ? Pour ce faire, il est essentiel de garantir un espace poreux pour des échanges permanents entre l'intérieur et l'extérieur. C'est ça l'accueil. Jean Oury me revient une fois de plus par l'idée du système fermé entraînant la macération et le pourrissement de son contenu. Rien n'est figé, pas même l'autisme. S'il a un retard, ça signifie qu'il arrive, doucement. Il n'est pas nécessaire de prendre rendez-vous pour l'accueil, on ne s'y inscrit pas au préalable mais sur place. On s'y rend mais sans se rendre. On tente de laisser une trace. L'autiste lui, présente ce défaut d'inscription. Regardez attentivement ses stéréotypies. Il tente de se rassurer pensez-vous ? Il se « contient » ? Jean Oury pense que ça patine mais sans prendre, comme on pourrait le dire d'une sauce.

Alors, si ça prend, c'est que le système fonctionne ? Certains disent « ça marche ». C'est comme ça que le chemin est tracé, en marchant. François Tosquelles aime citer Antonio Machado

et son « Al andar se hace camino », « en marchant se fait le chemin ». Nulle prescription médicale n'est utile pour rentrer dans l'accueil, et encore moins pour en sortir. A l'hôpital de jour, l'enjeu est différent. Les temps de présence sont définis, précis. Rien ne dépasse, sauf quand les ambulances sont en retard, ou en avance. On rôle dans les deux cas de toute façon.

**Prescrivez de la rupture,
et vous allez rompre le lien
avant même de l'avoir esquissé.**

Et le parent, où est-il ? Il attend. Quoi donc ? Que son enfant revienne. Quelle complexité de reposséder une vie quand son enfant revoie quelque chose de l'ordre du brisé. Ça me fait penser à un jeune patient qui, quelques fois, nous rappelle sur le ton de l'excitation : « je vais avoir une vie, ça y est ». Faisons-lui confiance. Il est difficile pour le parent, à côté, de s'autoriser à faire sans cet enfant. « Prenez-le mais pas trop », comme si les parents avaient des difficultés, des résistances, à s'inscrire en ces lieux. Enfin, comme si les parents voulaient que leur enfant et eux-mêmes soient en rapport avec un hôpital psychiatrique. Ce n'est pas ce qu'ils avaient prévu en lui donnant naissance. C'est assez rassurant de voir de la réticence à laisser son enfant, mais cette défense est difficilement accueillie. On entend

parler de façon récurrente d' « alliance thérapeutique », comme : « ils sont [ou non] dans l'alliance ». Cette alliance dichotomique actuelle donne un attrait binaire et immuable, entre l'amour ou la haine. Le fait de se sentir aimé et haï, trahi ou plutôt déçu, fait partie de jeux, disons-le, transférentiels. Cette alliance – cette relation – comprend des failles, « des prises et des pertes » comme l'entend François Tosquelles, par son humanité avant sa thérapeutique.

Oui, ils préfèrent être ailleurs, et c'est en conservant cet ailleurs que la thérapeutique fait effet. On ne sait pas ce qu'il se passe le reste du temps, ailleurs. Il s'en passe des choses chez ce jeune patient qui vient quatre, cinq heures dans une semaine. Ne le/nous réduisons pas à ce que nous voyons à l'hôpital. C'est précisément là, où la parole du parent reste précieuse. Moi, ça m'aide à l'imaginer ailleurs et autrement, cet enfant. Tout comme le soignant qui raconte l'enfant autrement, ça fait bouger le parent. « Ah bon, il sait faire ça ? ». Oui, il sait faire et rassurez-vous, il n'est pas en retard, il prend le temps.

Théo IACONO
Psychomotricien

BIBLIOGRAPHIE

Pierre Delion, *Séminaire sur l'autisme et la psychose infantile*, Eres, 1999, collection Des Travaux et Des Jours, p. 118.

Sandor Ferenczi, *L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort*, (1929), dans *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1982, p. 76-81.

Jean Oury, *Le Corps et ses entours : La fonction scribe*, 2005, p. 2.

Jacques Tosquellas, *Météorologie, ambiance et psychiatrie ou « ça pue » sur le chemin et dans les chaumières psychiatriques*, Eres | « Sud / Nord » 2004/1 no 19 | pages 113 à 130 ; p. 114.

François Tosquelles, *Hygiène mentale des éducateurs & leur efficacité*, 2016, Editions D'une, p. 40.

François Tosquelles, *L'effervescence saint-albanaise*, *L'information psychiatrique* – Vol 63 – N°8 – Octobre 1987, p. 961.

Charles Athanase Walckenaer, *Mémoires touchant la vie et les écrits de Marie de Rabutin-Chantal Dame Bourbilly Marquise de Sévigné durant la Régence et la Fronde*, Volume 2, p. 493.



Platon et les pères de l'Église : hybridation dans la transmission

Il y a dans l'héritage occidental une association improbable de rationalité grecque et de religion chrétienne.

L'échec de Platon

Platon (428 – 348 av. JC) laisse un héritage qui n'est pas celui qu'il pensait.

Profondément affecté par les années de guerre à Athènes, la tyrannie qui s'ensuit, et ultérieurement la restauration de la démocratie, laquelle condamne son maître Socrate à mort, il cherche à fonder rationnellement la pratique politique. Trouver, au-delà des appétits et des passions, un fondement qui soit une science incontestable. La Raison souveraine doit fonder métaphysiquement la pratique politique. A la théorie il joint la pratique en se rendant longuement et à plusieurs reprises auprès des tyrans de Syracuse, Denys l'ancien puis Denys le jeune. Par trois fois l'expérience échoue. Il manque y laisser sa vie.

Entre-temps, il a fondé une école à Athènes : l'Académie, une sorte d'école des cadres dit Lucien Jerphagnon ; une pépinière d'hommes d'état, où on cherche, on fait des hypothèses, on discute de mathématiques et de politique. (Histoire de la pensée p. 110).

La rédaction des Dialogues est une ac-

tivité étalée sur une grande partie de sa vie. Il s'agit d'une pensée en mouvement, de la mise en scène d'un dialogue de l'âme avec elle-même ou de plusieurs

La Raison souveraine doit fonder métaphysiquement la pratique politique.

individus qui cherchent ensemble. Le cheminement y importe plus que la solution.

C'est ce qui va rester. Il se voulait théoricien de la politique, on le connaît comme philosophe.

Non seulement il y a de l'insu dans la transmission mais en plus l'auteur de la transmission n'a aucune idée de la façon dont il va être lu, interprété ou hybridé avec d'autres champs de la connaissance ou de la culture.

Hybridation platonico-chrétienne

L'hybridation est au départ un concept biologique. Il s'agit du croisement, le plus souvent artificiel, de variétés ou d'espèces végétales et animales différentes, en vue d'exploiter certaines qualités acquises. L'anthropologie culturelle (les études post-coloniales) a métapho-

risé ce concept afin de désigner la création de nouvelles formes transculturelles au sein des zones de contact entre des cultures différentes. Le côté

"contre-nature" du concept, étant donnée son origine, n'a rien pour déplaire s'agissant d'affaires culturelles.

La tradition philosophique grecque et la tradition religieuse orientale chrétienne

n'avaient a priori rien à faire ensemble en dehors d'être contemporaines. Platon continuait à être enseigné et ce jusqu'à la fermeture de l'Académie en 529 ap. JC par Justinien. Le christianisme devenait religion d'état de l'Empire romain en 392 ap. JC.

De nouvelles interprétations des textes de Platon, au tournant du II^e-III^e siècle ap. JC, le néoplatonisme, allaient faire le lit des premiers concepteurs de la théologie chrétienne.

Plotin (205- 270 après JC) :

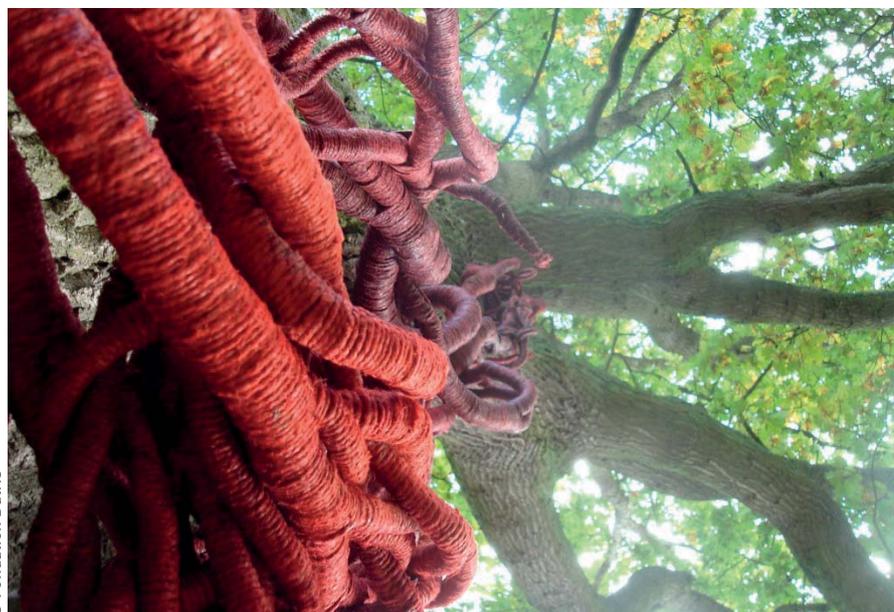
Ouvrir un ouvrage de Plotin (*Les Ennéades*) pour la première fois est une expérience déconcertante : on a l'impression de lire un mystique, mais cet auteur n'est pas un chrétien. Il s'agit d'un philosophe païen qui vivait à Alexandrie au III^e siècle. Platon fait partie du fond commun philosophique de l'époque mais Plotin le relance. C'est à partir de lui, qu'après coup, on va parler de néoplatonisme.

Il fait passer dans le circuit de la raison philosophique son expérience qui est une expérience mystique. Plotin a des extases, moments où il ne fait qu'un avec l'Un, l'au-delà de l'être.

Il veut faire rentrer son expérience mystique dans les catégories platoniciennes de l'Unité, quitte à tirer

l'Un-Bien de Platon du côté de l'au-delà de l'Être. Ce Un est "hors de", Il fait être mais il n'est pas, il ne fait pas nombre avec ce qui découle de lui. Il y a chez Plotin deux autres régimes de l'Un, ou hypostases. Ce qui donne une version trinitaire du Un. Il y a :

- le Un, l'au delà de l'être donc, première hypostase,



- L'Intelligence, l'être suprême, lieu des archétypes platoniciens, qui en émane. On est dans le régime de l'être, deuxième hypostase,
- et il y a l'unité du monde ou Âme du monde qui découle des deux autres. On est dans l'être également, troisième hypostase.

• **Récupération :**

Cette trinité, Un, Intelligence, Âme du monde, sera reprise par les chrétiens au concile de Nicée en 325 ap. JC pour désigner les trois personnes de la trinité chrétienne : le père, le fils et le saint-esprit.

Le néoplatonisme est utilisé à son tour, et ce pour théoriser la religion chrétienne. La philosophie rend possible la conceptualisation des mystères religieux en les faisant passer dans des catégories rationnelles.

"Encore un peu et la philosophie, de maîtresse qu'elle était, serait devenue servante d'une théologie étrangère." dit Lucien Jerphagnon (*Histoire de la pensée* p. 322).

Puisque la vraie philosophie c'est le christianisme, dicit Clément d'Alexandrie (140-220 ap. JC), les Pères de l'Eglise se sont autorisés à puiser dans le corpus philosophique. La Révélation due à la venue du Christ leur permettant de lire tout ce qui avait précédé comme une préparation. *"Ce qui avait été dit de bon par les philosophes était, pour les Pères de l'Eglise, quelque chose comme un éclat dérobé de la Révélation désormais accomplie. Ces quelques pièces éparses du trésor, tombées entre des mains impies de païens, voilà donc ce qu'il fallait désormais récupérer, arracher à leurs injustes détenteurs, et faire servir au culte de Dieu."* (Jerphagnon, *Histoire de la pensée* p. 342).

À un degré supplémentaire d'hybridation et de fécondité entre les deux traditions, il y a Saint Augustin. C'est un homme de la toute fin de l'Empire romain (354-430 ap. JC). Il est baptisé chrétien mais sans plus, il étudie les philosophes mais ça l'ennuie, il passe quelques années dans une secte gnostique ; les Manichéens, puis en sort. C'est de la lecture de Plotin et des néo-

platoniciens que va venir la révélation religieuse. Il est lui-même un des grands conceptualisateurs des mystères chrétiens.

Un chrétien qui passe par un païen, lui-même mystique, pour découvrir et élaborer la foi. Par ailleurs il a un rôle crucial comme passeur de catégories philosophiques pour les siècles à venir. En effet une grande part des textes néoplatoniciens va disparaître.

Lacan (1901 – 1981) et RSI

Du côté de la psychanalyse, ces concepts de "hors-de" et de caractère trinitaire de l'Unité, issus des élaborations néoplatoniciennes et chrétiennes vont avoir une belle fécondité. En droite ligne prend place le concept lacanien de RSI, Réel, Symbolique Imaginaire, et son nouage. Ce qui fait unité, ce qui fait Un, par exemple une nomination, est en fait triple. Une nomination est à la fois

**Il n'y a pas de transmission pure.
Il y a de l'hétérogène, du disparate,
de l'incompatible, de l'inélaborable.**

réelle, symbolique et imaginaire, elle tire son efficace du nouage, du tressage, des trois registres. Trois en un. Le "hors-de" plotinien ou première hypostase fait penser au Réel lacanien, soit ce qui ne peut pas se dire et ne peut pas s'imaginer.

Scène primitive

Le modèle de l'hybridation platonico-chrétienne peut permettre de penser ce qu'il en est de la transmission familiale. Comment un sujet, issu de deux psychismes, traite-t-il ce qu'il en reçoit ? Comment accorde-t-il transmission psychique paternelle et maternelle ?

Il n'y a pas de transmission pure. Il y a de l'hétérogène, du disparate, de l'incompatible, de l'inélaborable. Chaque génération et au delà, chaque sujet, a à faire exister ensemble plusieurs conceptions, utiliser des catégories pour y exprimer sa propre expérience, tordre le langage pour lui faire dire quelque chose de nouveau, maintenir présents dans la



Atelier de tissage végétal.

© Lise Couznieur

transmission des éléments qui lui échappent, etc...

Freud a formé l'hypothèse d'une scène primitive constitutive du sujet. Il s'agit d'un fantasme des origines où le sujet se figure comme observant la scène sexuelle, entre père et mère, dont il est issu mais où il n'était pas. Ce fantasme est inconscient. Le réel du sujet, l'imaginaire et le symbolique y sont noués. La scène fantasmée est à l'origine des théories sexuelles infantiles, soit une théorie de la connaissance. Cette scène organise, ordonne les éléments disparates de la vie pulsionnelle et

les identifications (au père, à la mère, etc...), elle instaure la différence des sexes et des générations. À chacun de bricoler une scène primitive avec ses transmissions.

les identifications (au père, à la mère, etc...), elle instaure la différence des sexes et des générations.

À chacun de bricoler une scène primitive avec ses transmissions.

Conclusion

L'Occident d'aujourd'hui a pour partie hérité de la rationalité grecque et de la culture religieuse chrétienne. Il y a eu des croisements, des aller-retours entre les deux. Des siècles de tressage.

Ce savoir-tresser, ce savoir-hybrider font partie de l'héritage.

Comme en font partie le réel de la transmission de Platon, de Plotin, D'Augustin etc... dont ils n'avaient aucune idée ni aucune image. Si le réel du sujet n'est pas pris dans la nomination, dans la création de nouvelles formes culturelles ou intellectuelles, ça ne fait pas transmission.

Isabelle HEYMAN
Psychiatre et psychanalyste

A la recherche du regard perdu La longue marche d'Alberto Giacometti

Giacometti est l'artiste peintre et sculpteur que l'on sait, un artiste majeur du XX^e siècle, dont les sculptures hiératiques de l'homme qui marche sont reconnaissables entre toutes et peuplent à jamais notre imaginaire. On peut les voir réunies à la fondation Giacometti jusqu'au 29 novembre 2020 : c'est une occasion unique à ne pas rater.

La famille de Giacometti ?

Il est né dans un petit village près de Stampa dans la Suisse Italienne, dans un paysage de nature, de montagne, rythmé par les saisons, la lumière, la neige en hiver.

Ils seront quatre enfants, Alberto est l'aîné. C'est la mère qui fait régner l'ordre à la maison : une femme qui concentre la force, une certaine rigueur, liée à ses racines calvinistes, mais non sans la joie et l'amour. Une photo réunit la famille et on est frappé par *le regard* qu'Alberto

échange avec sa mère : un échange d'une grande intensité.

Un signe de cet attachement ? On peut prendre le risque de le trouver dans le prénom de la femme qu'Alberto a choisi d'épouser : Annette, le même prénom que celui de sa mère Annetta. La mère de l'artiste n'a jamais quitté la

maison familiale où Alberto a toujours régulièrement séjourné, tandis qu'il vivait, même après son mariage avec Annette, dans son atelier parisien poussiéreux : son « trou » comme il a pu l'appeler.

Le père? Giovanni Giacometti est un artiste peintre reconnu. Alberto revient en courant de l'école pour dessiner dans l'atelier de son père et feuilleter ses livres d'art. Giovanni soutient son fils lorsque celui-ci annonce au sortir de l'enfance qu'il souhaite devenir peintre ou sculpteur à son tour. Il a l'autorité tranquille : Alberto raconte que lorsqu'il lui a fait part de son choix, celui-ci lui a conseillé une école d'art, qu'Alberto s'est

Pourtant il y a des épreuves qui vont ébranler profondément le jeune Alberto, des épreuves qui ont toujours une valeur traumatique pour tout être parlant : la rencontre du sexe et de la mort, nous allons y venir.

Elles sont traumatiques car les parlêtres que nous sommes, profondément dénaturés et parasités par le langage, n'ont pas de savoir instinctuel pour y faire face. C'est cette absence de savoir qui rend ces épreuves plus ou moins traumatiques, chacun ayant à trouver ses ressources dans le bain de langage dans lequel il a grandi et qui lui a été transmis.

Alberto a été profondément ébranlé par ses épreuves, au point que ce qui lui arrive en 1945, alors qu'il a 44 ans, peut évoquer un moment de dépersonnalisation, de ceux qui peuvent amener à l'hôpital. Ce n'est pas son cas. Car Alberto a eu son art, très tôt pour traiter, traverser ses

épreuves. Il a réussi à en faire quelque chose, elles ont nourri son travail de sculpteur et de peintre. Et dans son œuvre, quelque chose nous parle de nous, de ce qui peut nous tenir, de ce qui peut nous faire courir durant « la longue marche »¹ que dure une vie.

On l'a dit Alberto se destine très tôt à être peintre et sculpteur. Il rapporte l'assurance qu'il avait à ses débuts. « Je voyais clair comme personne. [...] Je dominais ma vision, c'était le paradis. »

Mais cette pastorale artistique va se briser à l'âge de 19 ans. Deux événements vont l'ébranler profondément.

Il s'agit d'abord de ses premiers émois sexuels, à Rome, provoqués par une cousine. Il tente pendant six mois de sculpter son buste en vain. Alberto témoigne des effets de cette rencontre : « La réalité me fuyait.

Avant je croyais voir très clairement les choses, une espèce d'intimité avec le tout, avec l'univers... Et puis tout d'un coup, il devient étranger. Vous êtes vous et il y a l'univers dehors, qui devient très exactement obscur [...] j'étais conscient que ce que je voyais, il était totalement impossible de le mettre sur une toile. [...] Alors j'ai abandonné la peinture d'après nature, et la sculpture aussi. »

“Le connu est devenu l'inconnu, l'inconnu absolu. Alors ça a été l'émerveillement et en même temps l'impossibilité de le rendre.”

empressé de refuser. Puis, comme son père n'insistait pas : il s'est inscrit dans cette école...

Diégo, l'un des frères d'Alberto suivra aussi la voie artistique et assistera son frère dans son travail : ce sera le compagnonnage de toute une vie.

Bref, une famille unie, une enfance heureuse, des parents aimants...



Famille Giacometti, 1911.
De gauche à droite : Alberto, Bruno, Giovanni et Annetta sa mère, devant : Diego et Ottilia.

¹ Alberto Giacometti, *Écrits*, éditions Hermann, Paris, 1991. Toutes les citations non référencées suivantes sont extraites de cet ouvrage.



Alberto Giacometti, *Homme traversant une place*, 1949.

Un deuxième événement a lieu peu après son séjour à Rome. La mort inattendue et brutale d'un homme, un bibliothécaire érudit avec lequel il a sympathisé et entrepris un voyage dans le Tyrol. « Ce voyage m'obséda continuellement toute une année. Je le racontais inlassablement et souvent je voulais l'écrire, ceci me fut toujours impossible. » Le caractère envahissant du souvenir fait signe d'une effraction traumatique de la jouissance.

Cette double épreuve du sexe et de la mort inscrit pour Alberto « une trouée dans la vie ». Le divorce est tel entre lui et le monde, qu'il ne s'en sort que par une inhibition qui fait signe de la sexualisation d'une fonction : ici, la vision. En conséquence, il abandonne le modèle *vivant*. « Je me suis dit que ce qu'il me restait à faire, si je voulais continuer, c'était refaire de mémoire, ne faire que ce que vraiment je sais. »

L'objet regard est un objet sensible pour Alberto. Un souvenir d'enfance en témoigne. Il a entre 4 et 7 ans et il raconte qu'il affectionnait particulièrement de se loger et de *disparaître* entièrement dans « une petite caverne ».

Pendant 10 ans, Alberto va donc travailler de mémoire, créant ce qu'il appelle des sculptures d'imagination. Pourtant, s'il qualifie cette période « d'heureuse », cela ne l'empêche pas de rencontrer l'ennui : « toute aventure était finie. Donc cela ne m'intéressait pas du tout. »

En 1935 il se remet au travail d'après nature et se retrouve, jour après jour, devant la difficulté qui était la sienne 15 ans plus tôt, mais cette fois-ci, il ne recule pas devant ce qui se dérobe, s'opacifie. « Alors je commence un buste et... au lieu de voir de plus en plus clair, je voyais de moins en moins clair, et j'ai continué... »

En 1945 il est une nouvelle fois confronté au réel de la mort : le décès d'un voisin, qui n'est pas sans faire écho au souvenir traumatique de l'agonie de son compagnon de voyage, 25 ans plus tôt. Cela produit un véritable séisme subjectif.

Il rapporte que « la réalité connue ou banale, disons : stable » jusque-là, bascule. Il est dans un cinéma et « tout d'un coup, il y a eu une scission. [...] je ne savais plus très bien ce que je voyais sur l'écran ; au lieu d'être des figures, ça devenait des taches blanches et noires, c'est-à-dire qu'elles perdaient toute signification, et au lieu de regarder l'écran, je regardais les voisins qui devenaient pour moi un spectacle totalement inconnu. » La chaîne signifiante se brise laissant place à « une espèce de silence incroyable. » Son monde vole en éclat, plus rien ne l'organise, les signifiants s'autonomisent : « il n'y avait plus aucun rapport entre les objets séparés par des incommensurables gouffres de vide ».

L'image qui fait unité et sens se déchire. « Le connu est devenu l'inconnu, l'inconnu absolu. Alors ça a été l'émerveillement et en même temps l'impossibilité de le rendre. » C'est avec son art

qu'il peut faire face à cette épreuve. L'art, dit-il, devient « un moyen nécessaire pour me rendre un peu mieux compte de ce que je vois ».

On peut lire dans ce témoignage l'expérience du dénouage de sa réalité. Au merveilleux se mêle l'épouvante. L'émerveillement n'est possible que par la grâce du nouveau nouage que l'artiste peut opérer en nommant avec son art ce à quoi il s'affronte : « un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie »². L'artiste va désormais s'efforcer de donner une forme à l'inconnu, l'innommable. L'aventure peut commencer.

Alberto va s'attacher à rendre compte de la tension vitale qui permet à un corps de tenir dans une forme. « La tête la plus insignifiante, [...] à la sculpter tout cela se transforme en une forme tendue, et, toujours me semble-t-il, d'une violence extrêmement contenue. [...] il me semble assez plausible qu'il en soit ainsi du fait même qu'il (le personnage) puisse exister... du fait même qu'il existe, qu'il n'est pas broyé, écrasé, il me semble qu'il faut qu'il y ait une forme qui le maintienne ! » Par l'art, il récupère son objet : sa vision singulière de ce qu'est la vie. Désormais, « c'est la longue marche » pour saisir le réel d'un corps vivant, soit ce qui toujours échappe. « *L'apparition* parfois, je crois que je vais l'attraper, et puis, je la reperds, et il faut recommencer... Alors c'est ça qui me fait courir, travailler. »

Un impossible est à l'œuvre : serrer ce qui se dérobe sans cesse à son regard. Il ne peut que rater, alors il recommence. « Il ne peut y avoir qu'échec. La seule chose qui me passionne, c'est d'essayer quand même d'approcher ces visions qui me semblent impossibles à rendre. » Réussir ou rater ce n'est pas le problème. « *Fail better* »³ comme le dit son ami Samuel Becket. Ce qui compte pour Alberto c'est la sensation qui naît de l'acte artistique. « Je ne travaille plus que pour la sensation que j'ai pendant le travail. *Et si après je vois mieux*, [...] au fond, même si le tableau n'a pas beaucoup de sens ou est détruit, moi j'ai gagné de toute manière. J'ai gagné une sensation nouvelle, une sensation que je n'avais jamais eue. » L'œuvre poursuivie sans relâche vient faire sinthome au sens de nouage et de serrage d'une jouissance, substituant au désordre qu'il y a eu, un gain de vie. « C'est une quête sans fin, » le plus beau des voyages.

Elisabeth PONTIER
Psychologue clinicienne

² Lacan, « D'une question préliminaire... », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558. Alberto Giacometti, *Écrits*, éditions Hermann, Paris, 1991. Toutes les citations non référencées suivantes sont extraites de cet ouvrage.

³ « rater mieux ».

Parler de la (sa) famille, imaginaire ou réelle, en s'inspirant d'Annie Ernaux, *La honte*, Folio 1997 ou de Jean Paul Sartre, *Les Mots*, Folio 1964.

Consigne d'écriture proposée par Marie-Hélène VERNET, psychologue, Secteur VII, le 9 juin 2020 :

La mort de mon père fut la grande affaire de ma vie. Elle rendit ma mère à ses chaînes et me donna la liberté. Libéré du joug enfin, car élevée selon la culture archaïque de ses anciens, à la dure dirait-on. Il n'y a pas de bon père, c'est la règle, puisque son rôle est d'être sévère, quelque fois cruel, la mère adoucit cela quand on en a une bien sûr.

On me montre une grande géante : on me dit que c'est ma mère, mais cette femme que je n'ai vu pendant 20 ans m'est en réalité inconnue. Quels sentiments devraient se détacher de moi dans cette situation ? Aucune émotion vraiment. Enfin tout de même si, je ne pleure jamais, là j'ai esquissé quelques larmes parce que je ne sais pas qui je suis au fond.

Un jour mon grand-père me mena chez le coiffeur, en chemin il me dit que c'est lui qui chassa ma mère du foyer parce qu'elle ne correspondait pas aux critères de la culture familiale. En même temps que tombaient mes boucles je vis dans le reflet de ses yeux le regret d'un tel acte.

Ma mère et moi avons le même âge, vingt ans puisqu'elle partit à vingt ans et que je ne l'ai pas revue, et donc vingt ans que je ne l'ai vu vingt ans après qu'on ne se soit perdu, et elle est revenue encore vingt ans plus tard.

C'est ma folie qui m'a protégé, la curiosité de toute chose, l'envie de devenir quelqu'un d'autre. Mais finalement, on reste le même avec ces pensées obsédantes qui font que l'on est celui-là et pas un autre.

Djamel. I

On alla chercher une autre maison pour aller vivre en ville afin de ne pas être victime de sa présence qui nous hantera si nous résidions dans notre ancienne maison.

Puis, au cours de l'hiver, mon père et moi sommes revenu vers notre ancienne maison toujours inhabitée et les feuillages couronnaient la porte.

Pour ma mère, la religion était plutôt blasphématoire après la mort de ma grand-mère, elle, qui était plutôt religieuse. Elle refusa toute forme de prière, ne se déplaçait plus pour aller à l'église, ça aussi elle ne le supportait plus.

Il me semble que c'est cet été là que j'ai inaugurée le jeu de la famille idéale car c'est cet été là que toute famille décida de se séparer chacun de son côté et ne plus jamais se revoir. Car la honte pesait sur notre famille.

Marie-Olivia

"Une journée en famille"

Consigne d'écriture proposée le 10 juin 2020 par Laurence BIDAULT, psychologue, Secteur VIII.

Dimanche dernier c'était la fête des mères et pour célébrer cet événement, nous étions tous réunis chez mon neveu et filleul à Aubagne. Il possède une petite maison avec un jardin, un terrain de pétanque et une petite piscine pour ses filles âgées de trois et sept ans. Chaque membre de la famille avait préparé ou apporté quelque chose, que nous partageons tous ensemble avec plaisir. Je suis arrivée vers midi avec ma maman et ma sœur. Nous avons aidé à préparer l'apéritif à l'extérieur, finalement le temps était de la partie, et c'était bien agréable de profiter d'être à l'air. Puis, mon fils et mon neveu et mon second neveu, nous ont rejoint avec leurs compagnes, et une partie de pétanque s'est engagée. Des éclats de voix, des rires, des plaisanteries, ont accompagné toute cette partie endiablée. Puis, l'heure est venue de l'apéritif et distribution des cadeaux pour les mamans dans la joie et la bonne humeur. Nous étions toutes heureuses d'avoir la chance de partager ces bons moments avec nos enfants respectifs et de profiter de leur présence. Le repas suivit, fût très festif et animé, chacun racontant des petites anecdotes du passé ou ses futurs projets de vacances.

Bref, l'ambiance fût conviviale jusqu'au dessert. Nous étions tous repus mais la gourmandise l'a remportée devant deux gâteaux « fait maison », des glaces succulentes et une mousse au chocolat fort réussie. L'après-midi, nous avons disputé une nouvelle partie de boules, c'était la revanche pour certains. Là encore, des éclats de voix, des fous rires d'autant plus, que le score était serré. On aime bien gagner dans ma famille. Bien sûr, l'ambiance était bon enfant mais un point c'est un point. A la demande de mes petites nièces, nous avons terminé la fin journée en faisant une balade digestive à la campagne durant laquelle nous avons ramassé du fenouil et cueilli des amandes. De retour, nous sommes restés encore dans le jardin à profiter de la douceur d'une belle soirée du mois de juin. Personne ne voulait se quitter. On est si bien ensemble. Je me sens privilégiée d'appartenir à une famille formidable et unie. On remet ça pour la fête des pères et c'est tant mieux.

Michèle B.

“La vie continue alors que dans votre cœur quelqu’un vient de disparaître...”

Voilà un vécu, un deuil, un hommage, un message d’amour qui ne laisse pas insensible un lecteur

Aussi dans « *Avant que j’oublie* » Anne PAULY nous emmène à la découverte d’un colosse à double face, fragile, fin gauche, autocentré : son père.

L’auteure trouve l’espace par les mots de juger sévèrement son milieu familial, de voir ce père plus présent que quand il était vivant.

Ces effluves d’un milieu social défavorisé parfois pathétique sans élégance éclatent sur une autre réalité au décours d’une lettre. Cet état de descrip-

tion des objets usuels du quotidien, ce triage méthodique des affaires, ce mailage de souvenirs et de signes infinis envoie la nausée, le dégoût parce que eux restent après la mort. La description fine de ce capharnaüm frappe juste, le mot est en place pour assumer ce caractère autobiographique.

L’atmosphère lourde, tout en contraste, avec plusieurs facettes, nous porte à réfléchir autour de ce roman sur la famille, sur d’éventuelles expériences communes ou pas.

La conduite narrative nous fait regarder en face la violence de cette figure paternelle mais aussi découvrir la filiation,

la réhabilitation, ce qui peut permettre d’y voir un peu plus clair entre nous et chacun en soi.

« *Avant que j’oublie* », Anne PAULY, Editions Verdier, Août 2019, premier roman, 144 pages.

Cet ouvrage a reçu le prix du Livre Inter 2020, le prix Envoyé par la Poste 2019, le prix Summer 2020 et le prix À livre ou verre des librairies "Mémoire 7" à Clamart et "Le Point de coté" à Suresnes.

Coralie Gaubert

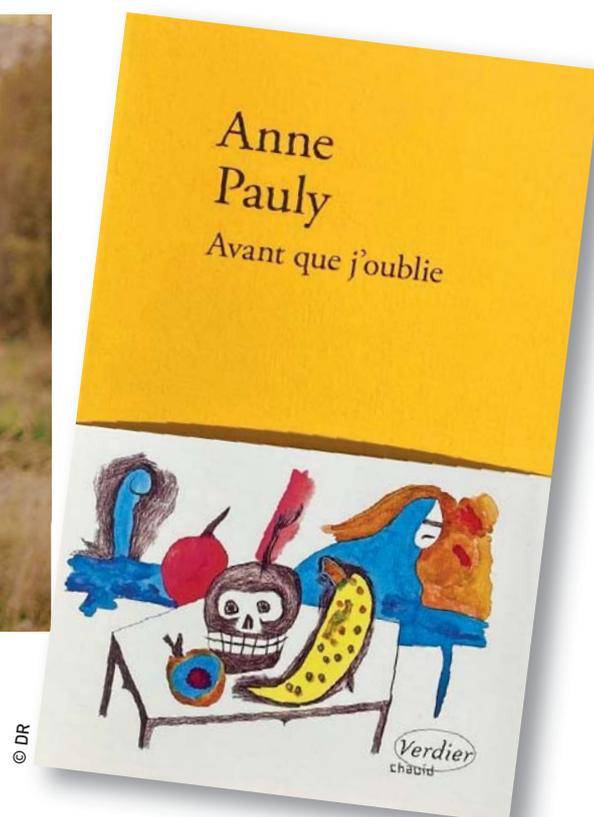
Extrait choisi du livre de Anne Pauly "*Avant que j’oublie*" - © Éditions Verdier - Page 7

Le soir où mon père est mort, on s’est retrouvés en voiture avec mon frère, parce qu’il faisait nuit, qu’il était presque 23 heures et que passé le choc, après avoir bu le thé amer préparé par l’infirmière et avalé à contrecœur les morceaux de sucre qu’elle nous tendait pour qu’on tienne le coup, il n’y avait rien d’autre à faire que de rentrer. Finalement, avec ou sans sucre, on avait tenu le coup, pas trop mal, pas mal du tout même, d’ailleurs c’était bizarre comme on tenait bien

le coup, incroyable, si on m’avait dit. On avait rangé les placards, mis la prothèse de jambe, le gilet beige, les tee-shirts et les slips dans deux grands sacs Leclerc, plié la couverture polaire verte tachée de soupe et de sang, fait rentrer dans la boîte à médicaments – une boîte à sucre décorée de petits bretons en costume traditionnel – le crucifix de poche attaché par un lacet à une médaille de la Vierge, à un chapelet tibétain et à un petit bouddha en corne.



© Smith

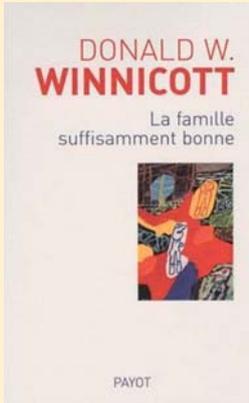


© DR

La famille suffisamment bonne

Donald Woods Winnicott

Editions Payot & Rivages, 2010, 152 pages



Donald Woods Winnicott (1896-1971) renouvela, à partir de 1945, les conceptions freudiennes et post-freudiennes de la famille, en montrant que l'enfant n'existe pas par lui-même mais comme partie intégrante d'une relation. Dans cet inédit, le célèbre pédiatre et psychanalyste britannique a lui-même rassemblé les conférences qu'il a données de 1955 à 1965 principalement à des travailleurs sociaux. Les textes rassemblés montrent le rôle central joué par

la famille dans le développement émotionnel de l'enfant. Pour Winnicott, l'absence de « parents à bousculer, à aimer, de qui être aimé, à haïr et à craindre constitue un terrible handicap car c'est dans ces interactions que l'enfant fait l'apprentissage de la vie en société. Quelles sortes de tensions, positives ou négatives, émanant des parents ou des enfants, parcourent la famille et la rendent plus forte et solide, ou, au contraire, contribuent à la désintégrer ? Quelles sont les conséquences sur la vie familiale de la dépression de l'un ou des deux parents ? Et quels sont les effets de la psychose (que celle-ci soit le fait de l'enfant ou des parents) ? Est-il utile ou opportun de donner des conseils aux parents ? Qu'est-ce que la « maturité au bon âge » ? Dans quelle mesure peut-on dire que « l'enfant crée la famille » ?

Écouter

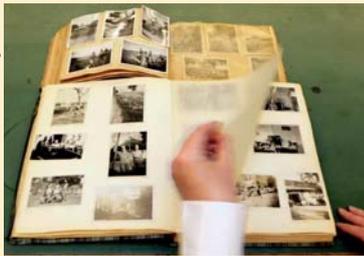
Albums de famille

France Culture - Sur les docks.

Production : Juliette Armanet - Réalisation : Véronique Vila.

53 mn. A réécouter en podcast sur le site de France Culture.

© Vincent Jannink / ANP Mag - AFP



Ce documentaire sonore nous plonge dans l'univers de l'album de famille. Un livre d'images fondateur qui détient tous les mythes, les secrets, de plusieurs générations d'une seule et même famille... « La documentariste a réuni quelques membres de sa propre famille, son père, sa mère, sa cousine, l'un de ses frères, son oncle et sa tante, pour discuter, retrouver des souvenirs perdus et s'extasier autour de

quelques photos. Et surtout, pour rejouer ensemble l'inaltérable rituel de l'album, et reraconter, encore et toujours, les mêmes légendes... » Que racontent ces images de l'intime, quelle représentation fantasmagorique de la famille s'emploie-t-il à renvoyer ? Pour répondre à ces questions, deux artistes sont également convoquées. Delphine Balley, une photographe, qui travaille sur la question de l'album de famille, et Anne Delrez, responsable de "la Conserverie", à Metz. Ce lieu étonnant détient un fonds iconographique de photos de familles alimenté par des dons. Quand les photos n'ont plus de sens pour les membres d'une famille qui souhaitent sans défaire, elles peuvent encore venir nourrir l'imaginaire collectif...

Voir

Un Conte de Noël

Réalisateur : Arnaud Desplechin. Distribution : Catherine Deneuve, Jean-Paul Roussillon, Mathieu Amalric, Anne Consigny, Melvil Poupaud, Emmanuelle Devos, Chiara Mastroianni, Laurent Capelluto.

Production : Why Not Productions, 2007, 150 mn.



Ce film met en scène la famille Vuillard, les parents Abel et Junon, et leurs quatre enfants, Joseph, Elisabeth, Henri et Ivan, le petit dernier. Henri, le mauvais fils, marginal et alcoolique, a été banni de sa famille par sa mère -figure archétypale de la mère mal-aimante- et par sa sœur aînée qui lui voue une haine morbide. Cette famille est hantée par le souvenir de Joseph, mort à six ans d'une

leucémie et qui n'a pu être sauvé par Henri, bébé conçu après la découverte de la maladie de son frère dans le but de lui servir de donneur. Assigné au rôle de procréateur de son aîné malade, Henri est devenu, en échouant, porteur de mort. Le film s'ouvre sur l'annonce, bien des années après ce deuil originel, de la maladie de la mère que seule une greffe de moelle osseuse pourra sauver. Le seul donneur compatible se révèle être le fils tant détesté qu'elle rejette. Cette fable familiale aux accents de tragédie antique, cruelle et jubilatoire, pose les questions, au-delà de la transmission génétique, de la filiation psychique dans un groupe familial aux prises avec des deuils et des traumatismes non élaborés.

Sophie KARAVOKYROS

Documentaliste

Menu Du côté de chez Max

Oléagineux

Les oléagineux sont des fruits riches en acides gras et pauvres en eau, dont, pour certains, il est possible d'extraire de l'huile.

En pratique, les fruits oléagineux sont des fruits secs naturellement. Ils comprennent : les amandes, les noix (cajou, pécan, macadamia), les noisettes, les pignons et les pistaches.

On en recommande une consommation journalière de 15 à 20g/jour, l'équivalent d'une petite poignée.

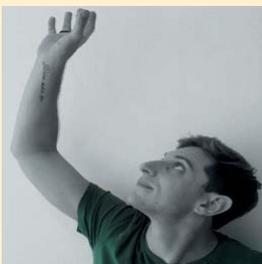
Débordants de bienfaits, voici quelques exemples :

Ils sont particulièrement riches en lipides, représentant environ 60 % de leur composition. Ce ne sont que de « bonnes graisses » car ils représentent principalement des acides gras insaturés. De plus, leur conservation est de longue durée. Ils restent une source de protéines, de phytostérol (antioxydant nécessaire à la lutte contre le stress oxydatif), de vitamines, de minéraux et de fibres majoritairement insolubles. Ces dernières, dites satiétogènes, régulent le transit pour les cas de constipation et de problèmes de poids.

Avec toutes ces qualités nutritionnelles, on ne peut qu'en consommer, mais comment ? Lors de collation ou d'un

petit déjeuner, accompagné d'un fruit ou d'un yaourt par exemple, on peut aussi en mélanger dans du muesli ou du granola maison, en mettre dans des salades, dans des sauces ou des pâtes à tartiner maison. Ma recette préférée, c'est le poisson pané : plutôt que de faire une chapelure classique à base de pain, essayer de concasser des noix de macadamia. Un délice !

Maxime LAFONT
Diététicien



Yogament-Vôtre

L'association **Valverment Vôtre** propose tout au long de l'année pour le personnel du CH Valvert, une activité de **Hatha Yoga** dispensée par Aurélie Bergier, psychologue clinicienne au CH Valvert (Secteur 8) et professeure de yoga formée à l'Ecole Saraswati, Bijayogashram dans le Finistère.

Depuis trois ans, Aurélie accueille chaque mercredi soir de 17 h 15 à 18 h 45 dans la salle de spectacle ou à l'UMA 8, des pratiquants issus du CH Valvert (personnel hospitalier, soignant et non soignant) ainsi que des personnes extérieures adultes (familles et proches des agents à partir de 18 ans). Ainsi, le yoga se pratique dans un cadre quasi familial.

La reprise des cours a lieu le
mercredi 23 septembre 2020
de 17 h 15 à 18 h 45.

Dans le contexte actuel lié au COVID 19, il est recommandé aux personnes de venir avec leur propre tapis et/ou une large serviette de bain pour recouvrir les tapis collectifs ; ainsi qu'une couverture puisque les portes de la salle seront ouvertes.

Concernant les nouveaux-venues venu-es, un cours d'essai gratuit est possible jusqu'en octobre 2020.



Tarifs 2020/2021 :

- 10 euros le cours à l'unité
- carte 5 cours : 50 euros
- carte 10 cours : 100 euros
- carte 20 cours : 190 euros

+ 10 euros d'adhésion par famille à l'Association **Valverment Vôtre**.

Carte valable toute l'année, non remboursable sauf sur certificat médical

D'autres activités sont proposées par Valverment Vôtre au CH Valvert, notamment le **Qi Gong** (dont la reprise se fera à partir du jeudi 15 octobre 2020) et le **Self Défense**.

Pour plus d'informations veuillez adresser vos demandes par mail à :

valvermentvotre@ch-valvert.fr



Journée d'échange et de réflexion autour du travail à venir

Travailler en psychiatrie aujourd'hui, une folie ? Ou comment prendre soin des pratiques cliniques à l'hôpital psychiatrique

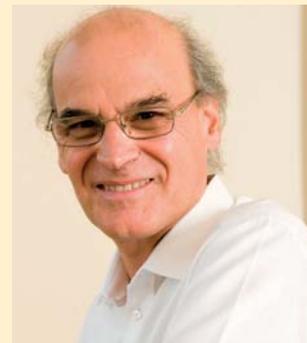
Cette journée fait suite, cinq ans après, à celle qui a été organisée à l'occasion des quarante ans de Valvert et qui portait sur la transmission et l'évolution des pratiques soignantes. Nous aborderons, cette fois-ci, le soin à l'hôpital psychiatrique sous l'angle du travail : Qu'est-ce que travailler en psychiatrie aujourd'hui ? Quelle spécificité, quel enthousiasme, quelles contradictions, quelles souffrances se manifestent peut-être également dans la praxis psychiatrique ?

Nous nous demandons aujourd'hui au sein de l'institution s'il existe quelque chose de commun qui « fait travail », entre nous, que l'on soit personnel technique, administratif ou soignant, sur l'hôpital ou en ambulatoire.

C'est avec l'appui d'Yves Clot* que nous souhaitons nous questionner – ou nous requestionner – sur ce que serait un travail de qualité à l'hôpital. Il a souvent été question, antérieurement, de « Souffrance au travail », de « Risques psy-

chosociaux », aujourd'hui de « Qualité de vie au travail ». Au-delà des glissements sémantiques, qui ont sûrement toute leur signification, c'est à l'aune de ces différents concepts que la singularité du travail à l'hôpital psychiatrique convient d'être interrogée afin d'en garder le lien avec ce qui est avant tout un travail d'humanisation du soin et des conditions d'accueil.

* Yves Clot est professeur émérite en psychologie du travail au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM, Paris), chercheur au Centre de recherche sur le travail et le développement (CRTD). Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la clinique de l'activité et les problèmes du travail. Son dernier livre à paraître en 2020 est : *Éthique et travail collectif* Controverses aux Editions Érès.



© stimulus-conseil

Projet médico-soignant partagé

Dans le cadre de l'écriture du Projet d'Établissement définissant les orientations pour la période 2021-2025, plusieurs groupes de travail pluridisciplinaires se sont attelés depuis février 2020 à l'élaboration du « Projet Médico-Soignant Partagé », piloté par le Président de la CME et la Directrice des Soins. Les thématiques qui ont émergées concernent différentes pratiques de soins présentes et à venir, ainsi que la

dynamique institutionnelle. En articulant ces pratiques et les diverses catégories professionnelles, le PMSP opère un véritable travail institutionnel. Il permet ainsi de repérer les valeurs qui font le socle et l'identité du centre hospitalier de Valvert. Ces valeurs sont celles d'une approche humaniste et relationnelle du soin portée par une psychiatrie de secteur articulée au soin institutionnel.

L'association VALFOR organise les 10^e rencontres de VALVERT vendredi 4 et samedi 5 juin 2021 au CH Valvert

Veuillez trouver l'appel à communication

A tout hasard...

Hasard : un mot dont les synonymes comportent des contraires, telle chance ou fatalité, ne peut pas être mauvais. Hasard ou bazar, ordre ou chaos, c'est toute une dualité qui s'interroge. Contrairement au ba-zar, le hasard se termine par un « d », logique puisqu'une des origines possibles de ce mot est le jeu de dés. Qu'il soit jeu, rencontre, sérendipité, transfert, improvisation, il est une invitation à la surprise et à la créativité. Comment programmer l'aléatoire ?

Si Phèdre porte au hasard ses pas irrésolus, qu'en est-il alors de la rencontre amoureuse, au temps des algorithmes et des « Speed-dating » ? Pour paraphraser Théophile Gauthier, le hasard c'est peut-être le pseudonyme de Dieu quand il ne veut pas signer. Osons une rencontre hasardeuse entre mathématiciens, physiciens, artistes, religieux, sociologues, généticiens, anthropologues, voyants... sans oublier quelques Psys. En souhaitant que ce congrès ne nous range pas du côté des adeptes de la théorie du complot, « comme par hasard ». Car, au temps des normes et des protocoles, le hasard ne reste-t-il pas synonyme de liberté ?



Le titre et le résumé (15 à 25 lignes) des propositions de communication (séances plénières) doivent être adressés avant le 31 octobre 2020 à Malia BOUAKEL

04 91 87 68.34

malia.bouakel@ch-valvert.fr

web : <https://www.ch-valvert.fr/decouvrir-valvert/associations/valfor>

Congrès Colloques

Sidération, effondrement, renaissance : de l'emprise à la résilience

4^e Congrès de l'Institut Mymethys
Du 04 au 07 novembre 2020
La Baule
Contact : 06 11 01 01 72
contact@mimethys.com, www.mimethys.com

Éloge du faire ensemble : "Pourquoi faire seul-e quand on peut faire compliqué ?"

4^e Journée de Promotion de la santé mentale
Le 05 novembre 2020
Villers les Nancy
Contact : 03 83 92 50 07
inscriptionjpsm2020@cpn-laxou.com

Le désir de comprendre : Un atout précieux dans le travail avec les bébés, les enfants, les adolescents et les familles

29^e Journées de travail Tavistock
Du 07 au 08 novembre 2020
Larmor-Plage
Contact : 02 97 65 49 40
centre.marthaharris@orange.fr
www.centremarthaharris.org

18e Congrès Soins somatiques et douleur en santé mentale

Congrès organisé par l'Association nationale pour la promotion des soins somatiques en santé mentale (ANP3SM)
Du 09 au 10 novembre 2020
Paris
Contact : 01 53 11 12 47
contact@anp3sm.com
www.anp3sm.com

1res Journées Lyonnaises d'hypnose

Journées organisées par l'IMELYon
Du 12 au 13 novembre 2020
Lyon
Contact : 06 95 20 30 90
contact@imelyon.fr
www.imelyon.fr

Des drogues en santé mentale

25^e Rencontres du Réseau de prévention des addictions (RES-PADD)
Le 18 novembre 2020
Dole
Contact : 01 40 44 50 26
contact@respadd.org
www.respadd.org

Violence, résilience, trauma : impacts sur la santé mentale

Colloque organisé par l'Association des psychiatres du service public Hauts de France (ASPP-HDF)
Le 19 novembre 2020
Lille
Contact : 03 20 10 23 30
aspp@epsm-lm.fr
www.aspp-hdf.com

Temp(o)s et rythmes en périnatalité

14^e Colloque international de périnatalité de l'Association pour la recherche et l'information en périnatalité (ARIP)
Du 19 au 21 novembre 2020
Avignon
Contact : 04 90 23 99 35
arip@wanadoo.fr
www.arip.fr

"Gère tes émotions !" : quelle implication pour quels soins !

6^e Rencontres Soignantes en Psychiatrie organisé par la revue Santé mentale
Le 20 novembre 2020
Paris
Contact : 01 42 77 52 77
ou par mail secretariat@santementale.fr
Contact : Muriel Raude

La sensorimotricité aujourd'hui : le devenir de la pensée d'André Bullinger

Journée scientifique organisée par l'Institut de formation André Bullinger (IFAB)
Le 20 novembre 2020
Paris
Contact : asso.ifab@gmail.com
www.ifab-bullinger.fr

Soin en situation de crise : langage et pratiques

2^e Journée d'études CIPSY "Compétence d'interaction des infirmiers en psychiatrie"
Du 26 au 27 novembre 2020
Lyon
Contact : Benoit.Chalancon@ch-le-vinatier.fr,
www.sciencesconf.org

Menaces sur les liens - Amour du lien, amour de l'objet

Colloque BB-Ados organisé par la revue Carnet Psy
Le 28 novembre 2020
Paris
Contact : 01 46 04 74 35
est@carnetpsy.com
www.carnetpsy.com

Le monde de l'autisme : une autre façon de « résonner »

Colloque organisé par la revue Enfances & psy
Le 04 décembre 2020
Paris
Contact : 05 61 75 40 88
formations@editions-eres.com
www.editions-eres.com

Amour(s), haine(s) et autres affects en institution : quels enjeux pour les pratiques professionnelles ?

25^e Journées d'étude et de formation du Réseau Pratiques sociales
Du 25 au 27 janvier 2021
Ivry-Sur-Seine
Contact : 06 45 90 67 61
pratiques.sociales@gmail.com
www.pratiques-sociales.org